

La mort est un arbre dans les mots

Nadine Ribault

Volume 39, Number 1 (229), February 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ribault, N. (1997). La mort est un arbre dans les mots. *Liberté*, 39(1), 86–93.

NADINE RIBAUT

**LA MORT EST UN ARBRE
DANS LES MOTS**

LA CONSCIENCE ÉGARÉE

Les ardoises
brillaient
alignées sur
les toits.

Et, ces jours-là,
le typhon était un
cri de frayeur
d'où la conscience égarée revenait
fatiguée,
un secret dans les mains.

Le passé,
ces jours-là,
chantait les visites du monde.
Ils voulaient bien voir que la terre était ronde.
Ils voulaient bien voir les rayons du soleil sur la mer.
Ailleurs la vérité est autre.
Ils voulaient bien voir que l'homme plaît à la femme
et que la femme sourit, une main sur le ventre.
Ailleurs, ailleurs, une autre voix, le typhon ces jours-là.
L'homme lève son visage vers la femme

inondé de soleil et de lune.

Il lui montre les chaînes à ses mains, à ses pieds.

Et la voix du typhon est la voix de la femme,
qui, ces jours-là, chante les visites du monde.

Ô comme la terre est ronde !

Ô les rayons du soleil sur la mer !

Et,

miracle,

les ardoises qui brillent alignées sur les toits.

L'ODEUR DU VENT TOMBÉ DE LA MONTAGNE

Dans la montagne,
le vent qui
se lève
est un soupir d'aise
lentement
rougeoyant
qui
tombe
des falaises.

Quand ils le voient tomber
net, vif et clair, sans
un bruit,
ils commencent à
ramasser les orties, les azalées
et les bleuets.
Viennent de pousser les lueurs d'un soupir.
Ils se regardent et se sourient, se montrent quelques
fleurs que le vent a semées
que le vent a laissées
tomber
comme des pièces de monnaie. Ils font la quête.
C'est une messe
universelle
où Dieu est un roi,
où le roi est aimé, généreux et connu,
où l'on n'a plus de doute, de peur ou de frayeur, plus
du tout,
jamais,
parce qu'il y a les fleurs pour rassurer,
les orties, les azalées,
les bleuets

et ces très petits hérissons au seuil de nos saisons,
toute cette odeur qu'on connaît dans les maisons.
Longtemps avant.
L'odeur du vent tombé de la montagne.

LA CHUTE DANS LA GRANDE MAIN DE DIEU

Ils méditaient parce qu'ils ne pouvaient
plus
faire autrement.

Et leurs mots se mouvaient dans les arbres
jusqu'à
parfois s'y confondre, c'est ce qu'il leur semblait.
Ils disaient : — C'est ce que nous voyons, chaque jour,
à chaque détour,
chaque récif, chaque livre, c'est ce que nous croyons, les
arbres nous ressemblent.

Dieu est en toute chose, la plus petite rose, le plus petit
sapin, l'oiseau
tombé
d'une falaise.

Nous rêvons que les grands visages des montagnes
sont les grands visages de Dieu
faits
des grands visages des morts
et
que
l'oiseau tombé d'une falaise
retombe dans la main de Dieu.

Pourtant, là, dans la mer, les poulpes ont de roses
écorces et des chardons
ont écorché le sable sous-marin. Comme faite à l'encre-
amarante, une trace y est restée,
un arbre y a poussé, des jonquilles y sont nées. Les
vagues ont enroulé l'ombre de la montagne.

LA GRANDE BAIE DU MONDE

— Voilà ! Voilà ! disaient-ils
ce que nous attendions. La grande baie du monde.
Le voyage infini. Voilà ! Voilà ! disaient-ils.
Petites roses de papier.
Des lumières dans les yeux si clairs des femmes,
sous les mille paupières
de toutes les filandières.
Que de larmes à nos joues soudain !
Et soudain que de vagues pour épouser les côtes des
plages !
Ici,
les secrets sont fleurs.
Nous boirons du faro et chanterons des chansons.
Ici,
les fleuves charrient des lanternes de papier.
Mais que d'arbres dans les mots ! Doucement les
étoiles... se posent
sur nos mains les feuilles des érables. Ah ! disaient-ils,
avons-nous tort
de croire encore ? Dieu étreint nos cœurs et les fenêtres
arrêtent nos cris. Dieu étreint nos vies et nos cœurs
se renversent sur les allées des cimetières. Nous avons
mille voix.
Nous avons mille cœurs. Nous sommes les enfants
des amants d'hier.
Ô bonheur de la paix assemblée, le rire, le rire des
bébés... Une île
où les rivières sont faites pour laver nos cheveux
de toute la poussière du voyage.
Dieu sourit.
Nous lui offrons le livre du voyage
furtif.

Il y aura la douleur incomparable de l'absence : petites
roses de papier,
filées, filées
au métier à tisser par les doigts fins de
la mémoire.

LA VOIX DE L'ENFANT

C'est la vie douce
et légère
qui me tendait les bras. Ô Mère ne me dénigre pas.
Dieu mène les morts dans les bras des vivants. Caresse-
moi.
Oublie la pensée douloureuse de l'enfant. Ô Père
ramasse ma poupée,
jette-la-moi, au-dessous des falaises.
Elle me manque tant.
Je suis là,
à présent, en êtes-vous étonnés ?
Je file au métier à tisser de petites roses de papier.
Pour un enfant du jour tombé de la terre,
le voyage,
finalement,
est celui de l'amour. Ne l'aviez-vous pas dit ? Ô Parents
de ma vie de jadis.
Ô Mon Frère,
le temps se composait de mots. Les doigts fins de la
mémoire.
Exister traverse les montagnes, exister est pour fondre
les fils des arbres aux fils des mots.
C'est le plus beau
voyage.
Je marche près des volcans lorsque nous sommes des
milliers d'enfants.